**Madame Bovary, un roman érotique ?**

**Préliminaires : corpus d’extraits choisis.**

**Ordre chronologique. La pagination est celle de l’édition Folio Classique.**

**Charles…**

Comme elle fut longtemps avant de trouver son étui, son père s’impatienta ; elle ne répondit rien ; mais, tout en cousant, elle se piquait les doigts, qu’elle portait ensuite à sa bouche pour les sucer.

 p 61-62 I,2

Comme la salle était fraîche, elle grelottait tout en mangeant, ce qui découvrait un peu ses lèves charnues, quelle avait coutume de mordillonner à ses moments de silence.

p 63 I,2

\_ Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle.

\_ Ma cravache, s’il vous plaît, répondit-il.

Et il se mit à fureter sur le lit, derrière les portes, sous les chaises ; elle était tombée à terre, entre les sacs et la muraille. Mademoiselle Emma l’aperçut ; elle se pencha sur les sacs de blé. Charles, par galanterie, se précipita et, comme il allongeait aussi son bras dans le même mouvement, il sentit sa poitrine effleurer le dos de la jeune fille, courbée sous lui. Elle se redressa toute rouge et le regarda par-dessus l’épaule, en lui tendant son nerf de bœuf.

p 63 I,2

Entre la fenêtre et le foyer, Emma cousait ; elle n’avait point de fichu, on voyait sur ses épaules nues de petites gouttes de sueur.

p 69 I,3

Elle alla donc chercher dans l’armoire une bouteille de curaçao, atteignit deux petits verres, emplit l’un jusqu’au bord, versa à peine dans l’autre, et, après avoir trinqué, le porta à sa bouche. Comme il était presque vide, elle se renversait pour boire ; et, la tête en arrière, les lèves avancées, le bout de sa langue, passant entre ses dents fines, léchait à petits coups le fond du verre.

p 70 I,3

Emma, dans sa chambre, était à faire sa toilette ; il arrivait à pas muets, il la baisait dans le dos, elle poussait un cri.

Il ne pouvait se retenir de toucher continuellement à son peigne, à ses bagues, à son fichu ; quelquefois il lui donnait sur les joues de gros baisers à pleine bouche, ou c’étaient de petits baisers à la file tout le long de son bras nu, depuis le bout de ses doigts jusqu’à l’épaule ; et elle le repoussait, à demi souriante et ennuyée, comme on fait à un enfant qui se pend après vous.

p 84 I,6

**Le Vicomte (le bal)…**

Les garnitures de dentelles, les broches de diamants, les bracelets à médaillon frissonnaient aux corsages, scintillaient aux poitrines, bruissaient sur les bars nus(…) les mains se donnaient, se quittaient ; les mêmes yeux s’abaissant devant vous, revenaient ses fixer sur les vôtres.

p 102-103 I,8

Leurs jambes entraient l’une dans l’autre ; il baissait ses regards vers elle, elle levait les siens vers lui ; une torpeur la prenait, elle s’arrêta. Ils repartirent ; et, d’un mouvement plus rapide, le vicomte, l’entraînant, disparut avec elle jusqu’au bout de la galerie, où, haletante, elle faillit tomber, et, un instant, s’appuya sur sa poitrine. Et puis, tournant toujours, mais plus doucement, il la reconduisit à sa palce ; elle se renversa contre la muraille et mit la main devant ses yeux.

p 106 I,8

**Léon (1ère époque)…**

Du bout de ses deux doigts, elle prit sa robe à la hauteur du genou, et, l’ayant ainsi remontée jusqu’aux chevilles, elle tendit à la flamme, par-dessus le gigot qui tournait, son pied chaussé d’une botinne noire. Le feu l’éclairait en entier, pénétrant d’une lumière crue la trame de sa robe, les pores égaux de sa peau blanche et même les paupières de ses yeux qu’elle clignait de temps à autre. Une grande couleur rouge passait sur elle, selon le souffle du vent qui venait par la porte entrouverte.

De l’autre côté de la cheminée, un jeune homme à chevelure blonde la regardait silencieusement.

p 136 II,2

Le froid qui le pâlissait semblait déposer sur sa figure une langueur plus douce ; entre sa cravate et son cou, le col de sa chemise, un peu lâche, laissait voir la peau ; un bout d’oreille dépassait sous une mèche de cheveux, et son grand œil bleu, levé vers les nuages, parut à Emma plus limpide et plus beau que ces lacs de montagnes où le ciel se mire.

p 161 II,5

Ils s’avancèrent l’un vers l’autre ; il tendit la main, elle hésita.

\_ A l’anglaise, donc, fit-elle abandonnant la sienne tout en s’efforçant de rire.

Léon la sentit entre es doigts, et la substance même de tout son être lui semblait descendre dans cette paume humide.

Puis il ouvrit la main ; leurs yeux se rencontrèrent encore, et il disparut.

p 182-183 II,6

Elle se maudit de n’avoir pas aimé Léon ; elle eut soif de ses lèvres. L’envie la prit de courir le rejoindre, de se jeter dans ses bras, de lui dire : « C’est moi, je suis à toi ! »

p 187 II, 7

**Rodolphe…**

Madame Bovary prit la cuvette. Pour la mettre sous la table, dans le mouvement qu’ellee dit en s’inclinant, sa robe (c’était une robe d’été à quatre volants, de couleur jaune, longue de taille, large de jupe), sa robe s’évasa autour d’elle sur les carreaux de la salle ; — et, comme Emma, baissée, chancelait un peu en écartant les bras, le gonflement de l’étoffe se crevait de place en place, selon les inflexions de son corsage.

p 193 II,7

Il revoyait Emma dans la salle, habillée comme il l’avait vue, et il la déshabillait.

\_ Oh ! je l’aurai ! s’écria-t-il en écrasant, d’un coup de bâton, une motte de terre devant lui.

P 195 II,7

Elle inclinait la tête sur l’épaule, et l’on voyait entre es lèvres le bout nacré de ses dents blanches.

P 201 II, 8

Rodolphe lui serrait la main, et il la sentait toute chaude et frémissante comme une tourterelle captive qui veut reprendre sa volée ; (…)

Rodolphe ne parlait plus. Ils se regardaient. Un désir suprême faisait frissonner leurs lèvres sèches ; et mollement, sans effort, leurs doigts se confondirent.

p 217 II,8

De longues fougères, au bord du chemin, se prenaient dans l’étrier d’Eamma. Rodolphe, tout en allant, se penchait et il les retirait à mesure. D’autres fois, pour écarter les branches, il passait près d’elle, et Emma sentait son genou lui frôler la jambe.

Ils descendirent. Rodolphe attacha les chevaux. Elle allait devant, sur la mousse, entre les ornières. (…)

Mais sa robe trop longue l’embarrassait, bien qu’elle la portât relevée par la queue, et Rodolphe marchant derrière elle, contemplait entre ce drap noir et la bottine noire, la délicatesse de son bas blanc, qui lui semblait quelque chose de sa nudité.

 p 228 II, 9

Et il allongeait son bras et lui en entourait la taille. Elle tâchait de se dégager mollement. Il la soutenait ainsi, en marchant. (…)

Le drap de sa robe s’accrochait au velours de l’habit. Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d’un soupir ; et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle s’abandonna.

p 230 II,9

(…) elle sentait son cœur, dont les battements recommençaient, et le sang circuler dans sa chair comme un fleuve de lait. Alors, elle entendit tout au loin, au-delà du bois, sur les autres collines, un cri vague et prolongé, une voix qui se traînait, et elle l’écoutait silencieusement, se mêlant comme une musique aux dernières vibrations de ses nerfs émus.

p 231 II,9

Elle était charmante, à cheval ! Droite, avec sa taille mince, le genou plié sur la crinière de sa bête et un peu colorée par le grand air, dans la rougeur du soir.

p 231 II,9

Emma tourna la clenche d’une porte, et tout à coup, au fond de la chambre, elle aperçut un homme.

* Te voilà ! te voilà ! répétait-il. Comment as-tu fait pour venir ?... Ah ! ta robe est mouillée !
* Je t’aime ! répondit-elle en lui passant les bras autour du cou.

p 234 II, 9

(…)elle arrivait essoufflée, les joues roses, et exhalant de toute sa personne un frais parfum de sève, de verdure et de grand air. (…) Emma tâtonnait en clignant des yeux, tandis que les gouttes de rosée suspendues à ses bandeaux faisaient comme une auréole de topazes tout autour de sa figure. Rodolphe, en riant, l’attirait à lui et il la prenait sur son cœur.

p 234 II,9

Rodolphe avait un grand manteau ; il l’en enveloppait tout entière, et, passant le bras autour de sa taille, il l’entraînait sans parler jusqu’au fond du jardin.

p 239 II,10

Mais, avec cette supériorité de critique appartenant à celui qui, dans n’importe quel engagement, se tient en arrière, Rodolphe aperçut en cet amour d’autres jouissances à exploiter. Il jugea toute pudeur incommode. Il la traita sans façon. IL en fit quelque chose de souple et de corrompue.

p 266 II,12

Ses paupières semblaient taillées tout exprès pour ses longs regards amoureux où la prunelle ses perdait, tandis qu’un souffle fort écartait ses narines minces et relevait le coin charnu de ses lèvres, qu’ombrageait à la lumière un peu de duvet noir. On eût dit qu’un artiste habile en corruptions avait disposé sur sa nuque la torsade de ses cheveux : ils s’enroulaient en une masse lourde, négligemment, et selon les hasards de l’adultère, qui les dénouait tous les jours. Sa voix maintenant prenait des inflexions plus molles, sa taille aussi ; quelque chose de subtil qui vous pénétrait se dégageait même des draperies de sa robe et de la cambrure de son pied. Charles, comme aux premiers temps de son mariage, la trouvait délicieuse et tout irrésistible.

p 270 II,12

**Léon ( 2ème période)…**

Jamais aucun homme ne lui avait paru aussi beau. Une exquise candeur s’échappait de son maintien. Il baissait ses longs cils fins qui se recourbaient. Sa joue à l’épiderme suave rougissait — pensait-elle— du désir de sa personne, et Emma sentait une invincible envie d’y porter ses lèvres.

p 318 III,1

Et, comme ils se trouvaient debout tous les deux, lui placé derrière elle et Emma baissant la tête, il se pencha vers son cou et la baisa longuement à la nuque.

—Mais vous êtes fou ! ah ! vous êtes fou ! disait-elle avec de petits rires sonores, tandis que les baisers se multipliaient.

p 319 III,1

Et sur le port, au milieu des camions et des barriques, et dans les rues, au coin des bornes, les bourgeois ouvraient de grands yeux ébahis devant cette choses si extraordinaire en province, une voiture à stores tendus, et qui apparaissait ainsi continuellement, plus close qu’un tombeau et ballottée comme un navire.

p 327 III,1

Ils étaient à *l’hôtel de Boulogne, sur le port.* Et ils vivaient là, volets fermés, portes closes, avec des fleurs par terre et des sirops à la glace, qu’on leur apportait dès le matin.

p 339 III,3

Ils se couchaient dans l’herbe ; ils s’embrassaient à l’ écart sous les peupliers ; et ils auraient voulu, comme deux Robinsons, vivre perpétuellement dans ce petit endroit, qui leur semblait, en leur béatitude, le plus magnifique de la terre. Ce n’était pas la première fois qu’ils apercevaient des arbres, du ciel bleu, du gazon, qu’ils entendaient l’eau couler et la brise soufflant dans le feuillage ; mais ils n’avaient sans doute jamais admiré tout cela, comme si la nature n’existait pas auparavant, ou qu’elle n’eût commencé à être belle que depuis l’assouvissance de leurs désirs.

p 340 III,3

Elle tournait une rue ; elle le reconnaissait à sa chevelure frisée qui s’échappait de son chapeau.

Léon, sur le trottoir, continuait à marcher. Elle le suivait jusqu’à l’hôtel ; il montait, il ouvrait la porte, il entrait… Quelle étreinte !

p 348 III,5

Le lit était un grand lit d’acajou en forme de nacelle. Les rideaux de levantine rouge, qui descendaient du plafond, se cintraient trop bas vers le chemin évasé ; — et rien au monde n’était beau comme sa tête brune et sa peau blanche es détachant sur cette couleur pourpre, quand, par un geste de pudeur, elle fermait ses deux bras nus, en se cachant la figure dans les mains.

p 349 III,5

C’étaient des pantoufles en satin rose, bordées de cygne. Quand elle s’asseyait sur ses genoux, sa jambe, alors trop courte, pendait en l’air ; et la mignarde chaussure, qui n’avait pas de quartier, tenait seulement par les orteils à son pied nu.

p 350 III,5

Quel débordement, le jeudi d’après, à l’hôtel, dans leur chambre, avec Léon ! Elle rit, pleura, chanta, dansa, fit monter des sorbets, voulut fumer des cigarettes, lui parut extravagante, mais adorable, superbe.

p 362 III,5

Il devenait sa maîtresse plutôt qu’elle n’était la sienne. Elle avait des paroles tendres avec des baisers qui lui emportaient l’âme.

p 364 III,5

Cette déception s’effaçait vite sous un espoir nouveau, et Emma revenait à lui plus enflammée, plus avide. Elle se déshabillait brutalement, arrachant le lacet mince de son corset, qui sifflait autour de ses hanches comme une couleuvre qui glisse. Elle allait sur la pointe de ses pieds nus regarder encore une fois si la porte était fermée, puis elle faisait d’un seul geste tomber ensemble tous es vêtements ; — et, pâle, sans parler, sérieuse, elle s’abattait contre sa poitrine, avec un long frison.

p 370 III,6

Il s’efforçait même à ne pas la chérir ; puis, au craquement de ses bottines, il se sentait lâche, comme les ivrognes à la vue des liqueurs fortes.

p 370 III,6

(…) et elle lisait jusqu’au matin des livres extravagants où il y avait des tableaux orgiaques avec des situations sanglantes. (…)ou, d’autres fois, brûlée plus fort par cette flamme intime que l’adultère avivait, haletante, émue, tout en désir, elle ouvrait sa fenêtre, aspirait l’air froid, éparpillait au vent sa chevelure trop lourde, et, regardant les étoiles, souhaitait des amours de prince.

p 477 III, 6

**Léon et Rodolphe (après)…**

Et elle le regarda.

Une hardiesse infernale s’échappait de ses prunelles enflammées, et les paupières se rapprochaient d’une façon lascive et encourageante ; — si bien que le jeune homme se sentit faiblir sous la muette volonté de cette femme qui lui conseillait un crime.

p 387 III,7

Emma continuait avec des gestes mignons de la tête, plus câline qu’une chatte amoureuse ; (…) Il l’attira sur ses genoux, et il caressait du revers de la main ses bandeaux lisse, où, dans la clarté du crépuscule, miroitait conne une flèche d’or un dernier rayon de soleil. Elle penchait le front ; il finit par la baiser sur les paupières, tout doucement, du bout de ses lèvres.

p 402 III,8

**Le Christ…`**

Le prêtre se releva pour prendre le crucifix ; alors elle s’allongea le cou comme quelqu’un qui a soif, et, collant ses lèvres sur le corps de l’Homme-Dieu, elle y déposa de toute sa force expirante le plus grand baiser d’amour qu’elle eût jamais donné. Ensuite il récita le *Misereatur* et l’*Indulgentiam*, trempa son pouce droit dans l’huile et commença les onctions ; d’abord sur les yeux, qui avaient tant convoité toutes les somptuosités terrestres ; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuse ; puis sur la bouche, qui s’était ouverte pour le mensonge, qui avait gémi d’orgueil et crié dans la luxure ; puis sur les mains, qui se délectaient aux contacts suaves, et enfin sur la plante des pieds, si rapides autrefois quand elle courait à l’assouvissement de ses désirs, et qui maintenant ne marcheraient plus.

P 418 III,8

**Plan possible :**

I**ntroduction un peu longue (si j’ose dire…) :**

Un roman érotique ? Voire un de ces livres qu’on ne lit « que d’une main » comme l’on disait au XVIIIème siècle libertin  ? Fichtre ! Le dire serait très exagéré. Le livre a pourtant été jugé suffisamment obscène et immoral1, entre autres griefs, pour qu’on lui fasse un retentissant procès. Censuré, mais acquitté, ce scandaleux roman n’a pas pour autant rejoint l’enfer des bibliothèques. On n’y trouve le mot « sexe » que pour désigner pudiquement les *« personnes du sexe »,* c’est à dire les femmes (4 occurrences). Pas de quoi fouetter un chat… Aujourd’hui tout cela paraît bien « soft » pour notre époque qui se complaît à tout montrer, ad nauseam… Pourtant *Madame Bovary* est bien un grand roman sur le désir sexuel et mérite d’être relu dans cette perspective. Que nous dit Flaubert ? Libération ou aliénation ? L’idéal romantique est ici brutalement et ironiquement confronté à la réalité de la sexualité. Avec un peu d’humour nous pourrions poser la question en ces termes que probablement Flaubert ne nous reprocherait pas : peut-on être romantique en levrette2 ? Femme formidablement sensuelle et fantasme flaubertien, Emma, fille rêveuse et épouse rouée, goûte d’abord l’amour sans sexe puis ne résiste pas aux tentations du corps qu’elle drape dans les oripeaux du romantisme avant de toucher les limites du sexe sans amour…

1. Dans son réquisitoire Me Pinard dit qu'Emma Bovary « fait glorification de l'adultère, elle chante le cantique de l'adultère, sa poésie, ses voluptés ». Derrière l’accusation de l’avocat, c’est l’étonnant aveu d’un homme qui dit précisément les qualités du roman de Flaubert et loue les charmes de l’adultère…

2. Titre d’un livre paru aux éditions La Musardine (2009).

**Une femme sensuelle : l’érotisme comme séduction.**

1) Flaubert préfère les brunes : le potentiel érotique d’Emma.

2) L’écriture de la suggestion : effleurements, affleurements.

3) Frustration et jouissance : la quête de la volupté.

**Perversions de province : l’érotisme comme transgression.**

1) Voyeurisme : les plaisirs du regard.

2) Fétichisme : la nuque, le pied, les chaussures…

3) Désir et domination : maîtres et maîtresse.

**Eros et Thanatos : l’érotisme comme jeu dangereux.**

1) Romantisme et sexualité : le rose et le rouge.

2) Le jeu de l’amour et du sexe : la chair est-elle triste ?

3) Le sexe est une drogue dure : la passion suicidaire.

**Conclusion :**

Parodiant Ovide nous pourrions dire : « Post coïtum omne Emma triste »… Flaubert veut-il nous dire que le sexe ne sauve de rien, et pas même de l’ennui existentiel ? Ou bien est-ce peut-être à cause des mâles qui l’entourent : les uns trop altruistes (Charles), les autres trop narcissiques (Rodolphe, Léon) ? Ou bien à cause d’un société bourgeoise où le sexe ne peut que se faufiler dans les intervalles de l’interdit et du mensonge ? *Madame Bovary* n’est pas un roman érotique mais un roman d’amour. Peut-être peut-on le lire comme un roman sur les délices de la transgression et sur les impasses de la passion, entre idéal romanesque et appétits charnels. Là aussi, là encore, Emma, c’est nous…

Yves Gerbal

yves.gerbal@orange.fr

Blog prof : http://ivreverbalprof.hautetfort.com